

I - Qui peut parler de Dieu ? Au nom de quelle autorité ?

« Dieu, nul ne l'a jamais vu. » **Jean 1, 18a.**

- Dieu est l'invisible. Il est d'abord une quête de l'homme : ce qui est plus grand que l'homme, qui investit le cœur et l'esprit de l'homme et mobilise l'énergie de l'homme qui chemine vers lui, au fond, ce qui donne sens, direction à la vie de l'homme. Ce que Jésus dit autrement : « là où est ton cœur, là est ton trésor ». À partir de cette vision de Dieu, nous voyons que les représentations de Dieu sont multiples. Ces dieux multiples sont, pour le monde biblique, **les idoles** : des réalités très humaines, des « choses » qui ne font que refléter l'adoration que l'homme se porte à lui-même, à sa réussite, pour son propre pouvoir (argent ; pouvoir politique, religieux, économique... force militaire ou matérielle...).
- Face aux idoles : le **Dieu unique, toujours au-delà**. L'intuition du monde biblique est que ces idoles ne peuvent être le Divin. Dieu ne peut être enclos dans l'horizon de ce monde. Il est une énergie qui soulève toujours au-delà, il est cet horizon entraperçu mais qui s'éloigne au fur et à mesure que je m'en rapproche. Il est l'invisible et qui pourtant parle au cœur de l'homme, de sa conscience, qui interpelle l'homme dans son agir, qui « oblige » l'homme à se dépasser dans sa propre vie, dans sa propre quête. Ainsi, il est le **Dieu de l'exode**, il est le Dieu des vivants, le Dieu Saint qui est si loin et si proche. Ainsi commence un compagnonnage entre Dieu et l'homme, dans cette quête infinie, ininterrompue : ce qu'on appelle **l'histoire Sainte**, dont la Bible telle que nous la recevons aujourd'hui est le grand récit.
- **L'évangéliste Saint Jean** ouvre son évangile par une large méditation sur Dieu. Il reprend donc l'intuition que nous venons de voir, et il dit au verset 18 de ce tout début : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ». Il repose donc ce fondement nécessaire pour ne pas faire de Dieu une idole à ma disposition. L'athée comme celui qui affirme son existence, le philosophe comme l'homme de foi, tous doivent d'abord se rappeler : Dieu, personne ne l'a jamais vu. Comment peut-on alors en parler ?

« Et le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous et nous avons vu sa gloire » **Jean 1, 14.** « **Le Fils unique, Lui qui est Dieu, lui qui est dans le sein du Père, c'est Lui qui a fait connaître Dieu** » **Jean 1, 18b.**

II – L'identité de Jésus : une question. « Pour vous, qui suis-je ? » Matthieu 16, 13-23

Qui est cet homme ? Si c'est à partir de sa parole, de son action, de tout son être que je peux désormais parler de Dieu, alors qui est cet homme pour avoir une telle autorité ?

Telle est la question qui va traverser tous les évangiles avec tous les acteurs de l'évangile : les autorités religieuses (les Grands Prêtres, les scribes, les pharisiens), les autorités politiques (Hérode le roi, Ponce Pilate le gouverneur romain), les personnes que Jésus croise et qui le nomment de manières différentes : maître, Seigneur, rabbi, fils de Dieu, Messie (Christ en grec), homme venu de Dieu, grand prophète, le Saint de Dieu... N'oublions pas que le nom « Jésus » est lui-même un « programme puisqu'il veut dire : « Dieu sauve ».

Mais aussi par ceux qui ne sont pas convaincus ou qui le haïssent parce qu'il conteste leur autorité : chef des démons, insurgé contre l'autorité de Rome, glouton, ivrogne, blasphémateur...

D'une autre manière Jésus est celui qui n'est pas reconnu : Il est la lumière que les ténèbres n'ont pas voulu reconnaître dans l'Évangile de Jean, il est pris pour un fantôme quand les disciples sont dans la barque au milieu de la tempête, pour un jardinier quand Marie-Madeleine cherche son corps dans le tombeau, pour un cuisinier quand il prépare le poisson sur la grève pour ses disciples qui sont encore dans la barque...

Chaque « titre » : Messie, Fils de Dieu, même s'il peut paraître vrai, pose en définitive question. Quelle sens chacun va donner mot « Messie », « Dieu » qui va peut-être être exact dans l'énoncé mais totalement faussé dans l'intention. Si je dis de Dieu qu'il est puissant, voire Tout-puissant, mais que j'ai une représentation de cette puissance comme étant arbitraire et qui peut me commander de tuer, alors je dis un

énoncé vrai et pourtant totalement faux au regard du Dieu que révèle Jésus. Ainsi, je peux avoir un énoncé de foi parfait, et ne pas être Chrétien !

Que l'identité de Jésus fasse problème est nécessaire. Ce qu'il révèle de Dieu montre qu'aucun homme n'est « ajusté » au Dieu qu'il révèle. Le visage de Dieu qu'il découvre met chacun dans un chemin de conversion (de changement sur lui-même par l'idée qu'il se faisait de Dieu). Jésus dérange, interpelle. Il questionne une obéissance à la loi comme vérité d'une observance envers Dieu. Il remet en cause des catégories religieuses aussi fondamentales que le pur et l'impur, le sacré et le profane. Il interroge fortement la vérité d'une pratique religieuse confortable et porte la responsabilité envers l'autre (l'éthique) jusqu'à l'incandescence (« on vous a dit, moi je vous dis... »).

La question va être posée par Jésus lui-même à ses proches et à tous les disciples de tous les temps : « Que disent les hommes de moi, pour vous, qui suis-je ? » Telle est la question qui anime depuis deux mille ans la vie de l'Église, c'est-à-dire de la communauté des disciples de Jésus. La « tradition » cherche à répondre à cette question.

On peut dire que le chemin de tout Chrétien est de répondre au jour le jour à cette question et d'entrer dans un lien vivant, une relation à Jésus. On voit alors comment il peut exister, par-delà ce que la tradition a retenu, des degrés d'adhésion à Jésus (modèle, maître de sagesse, exemple de vie, mais Dieu lui-même, puis-je le dire ?...). Ce qu'on appelle la foi dans le christianisme n'est donc pas la défense d'un corps de doctrine mais la relation vivante à cet homme. Une relation vivante est faite d'avancées, de régressions, de reniements, de témoignages, c'est ce que nous voyons tout au long des évangiles avec les disciples, et c'est vrai de la vie de chaque Chrétien. Quoi qu'il en soit, la foi ne saurait être qu'un discours, une parole, elle engage aussi mon agir. Et là, la question de savoir qui a la foi ou ne l'a pas vient encore se compliquer avec Jésus.

III – Un homme en faveur de la vie ! Toujours et quel qu'en soit le prix. Jean 8, 2-11

Jésus enseigne, il agit. Et sa parole et son action sont en cohérence. Sa parole agit dans le cœur des hommes. Son action suscite la parole et le témoignage chez l'autre. Les évangiles ne sont pas un « traité sur Dieu », ils racontent le quotidien de cette « homme de Dieu » qui traverse la réalité humaine. Au fond si l'on se pose la question : « si Dieu était au milieu de nous, comment agirait-il ? » Un Chrétien pourrait répondre : « comme Jésus de Nazareth ». En sens, il est bien pour un Chrétien « Dieu parmi nous » ou « Dieu fait homme ».

Les Évangiles se présentent essentiellement comme **un enseignement** (c'est ce qu'on appelle le sermon sur la montagne par exemple), **l'action en cohérence avec cet enseignement, l'appelle d'une communauté humaine autour de cet action évangélique.**

Tout au long de l'Évangile Jésus rencontre des personnes et se trouve confronté à la réalité humaine multiple : il parle, dialogue et agit. Son action se révèle toujours en faveur de la vie : il guérit (paralytique, aveugle, infirme, lépreux...), il libère (l'homme possédé par un esprit du mal), il redonne vie (Lazare, enfant de la veuve de Naïm...), il désaliène (Zachée ou Matthieu de l'argent, de la corruption), il relève au lieu de condamner (femme adultère...). Cette action en faveur de la vie se fait essentiellement avec la collaboration de l'homme : a-t-il la foi ? Croit-il en l'action restauratrice de Dieu ?

On pourrait dire que l'action de Jésus est un art de la rencontre, de l'accueil, du dialogue, à l'encontre de l'exclusion. Une pratique de la vie par la guérison, la délivrance, le pardon, la miséricorde, la vérité, à l'encontre de l'hypocrisie, du jugement qui condamne. Une logique de la gratuité et du don et pas de la rétribution. Il découvre ainsi un agir de Dieu qu'il nomme le « Royaume ». Ce Royaume est déjà présent en germe dans l'humanité et se découvrira pleinement en Dieu. Ainsi Jésus se présente comme celui qui rouvre toujours un chemin d'espérance.

On comprend dès lors pourquoi le **commandement de l'amour de Dieu et du prochain n'en font qu'un** Luc 10, 25-37 (parabole du bon Samaritain).

C'est ce qui permettra à l'Évangéliste Jean de poser cette « équation » si simple : « **Dieu est amour** ». Tout ce qui sera dit de Dieu doit donc toujours être ordonné à cela. Et tout agir doit se poser cette question : dans cette situation, quel est le plus grand amour possible ? Cela demande discernement et force. Le disciple de Jésus s'inscrit dans cette logique, mais elle le dépasse toujours, et toute sa vie est un « ajustement » à ce commandement double et unique qui oriente sa vie et l'introduit à l'accueil du Royaume.

IV – Jésus : un « passeur » : du jugement à la miséricorde, de la condamnation au relèvement, de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie... Luc 24, 13-33 Emmaüs

Jésus est un passeur en cherchant d'abord à bannir en nous les logiques de la peur : peur de la mort, de la souffrance, de la déchéance, du regard social, des hiérarchies de ce monde, de la violence, du mal, des puissants. Il ne cesse de la redire : « n'ayez pas peur ». S'il le redit c'est qu'il constate que les hommes vivent dans la peur.

En tout cela, Jésus inverse les logiques habituelles pour faire de l'homme, un homme libre : « ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne ».

La vie avec lui est une pâque : un passage incessant de la mort à la vie !

Jésus vient changer radicalement la vision que nous avons de Dieu.

- Il est Dieu non parce qu'il vient écraser de son immensité, mais parce que l'infini se dit précisément au cœur de ce qu'il y a de plus petit (l'enfant, l'exclu, l'étable et non le palais...). L'humain pour dire de la grandeur en rajoute à la grandeur. En Dieu, l'immense vient se lover au cœur de la finitude du petit : c'est ce mouvement qui est divin. Une manière de dire l'incarnation. C'est le dépouillement, la dépossession qui sont divins et non la prise de possession.
- Il est Dieu non parce que sa puissance contraint et vient dominer, mais parce que son autorité relève et fait vivre. Puissance de l'amour et de la vie. Il suscite la véritable liberté d'être non sous le regard des hommes mais sous le sien. Il refuse la logique du maître et de l'esclave comme logique de l'histoire. Il y oppose la logique du don et de la gratuité.
- Il est Dieu non pas parce qu'il se révèle dans la logique des vainqueurs qui est le trait de l'histoire des hommes. La Croix est le signe d'une logique de l'offrande qui prend le parti des vaincus. Et tout homme n'est-il pas un vaincu, ne serait-ce que par la mort qui l'attend ?